

DANIEL BLANCHARD

## La vie sur les crêtes

*Essai autobiographique*

(Premières pages)

Musil, *L'Homme sans qualités*, chapitre IV : « S'il y a un sens du réel, il doit y avoir aussi un sens du possible... »

Mais n'est-ce pas le même ? Le « réel » que perçoit ce « sens », ce n'est pas une surface, mais une profondeur – une échappée, une « découverte » qui lance le regard sur toute une perspective de « possibles ». C'est cela que l'art explore – qui ne *crée* pas, n'est pas démiurge, pas davantage que la science –, c'est l'horizon toujours fuyant du possible, des formes et des significations possibles du monde.

N'est-ce pas aussi ce « sens du possible » qui porte chaque être humain de jour en jour, d'heure en heure, au-delà, ne fût-ce qu'en pensée, de l'astreinte du réel ?

Ce réel que nous traversons, avant qu'il ne tombe derrière nous en histoire, en vécu, en passé, en révolu..., pour lui trouver un sens autre que fatalité, nous le fissurons, le forons de *possibles* – et à travers eux, nous faisons le pas qui nous porte d'aujourd'hui à demain.

C'est une telle démarche que s'efforce de reparcourir au gré des circonstances le récit qui suit – récit à la première personne, mais qui aurait pu aussi bien s'attacher aux pas de l'un des nombreux et divers passagers du possible que cette *première personne* a rencontrés ou accompagnés et qui tous ont exploré passionnément et tenté de faire advenir les *possibles* du dernier demi-siècle.

## I

Voici le matin – et avec le jour, le désir se lève de ce temps béant qui s’offre, et de ses innombrables chemins sur lesquels s’élancerait le *wanderer* auquel, depuis l’enfance, j’ai toujours rêvé, voulu rêver, de me fier, de me vouer corps et âme – et, à sa suite, de parcourir, désinvolte, le vaste monde, pour découvrir ses splendeurs et ses secrets, et les pensées qui les éclairent et celles qui, sur cet appui, fusent dans la spéculation, le rêve ou l’illusion... – ce temps béant, mais qui, si tôt, se resserre, se referme en mesquine journée – si peu d’heures devant soi, et déjà encombrées de tâches, de gestes machinaux, de pensées mécaniques...

Et nul lointain dans l’étendue suburbaine, mesquin labyrinthe des routines. Alors le *wanderer* renonce et son élan s’éténue en un regard qui s’en va se perdre dans les hantises de la mémoire et de la ratiocination.

Hantise, oui, ce souvenir qui ne me quitte plus guère et hante mes pas et mes pensées – jour après jour, à longs jours, présence subreptice, ratiocination muette, subliminale. Le temps serait-il venu que cette pensée élise domicile en moi, familière, intime, et pourtant étrangère, parasite, pensée qui n’est que l’intrusion de l’ordre infrangible de la matière, de la chose... Souvenir, ou réminiscence ?

L’oiseau – l’oiseau qui fuse dans l’azur, vire sur l’aile, virevolte, se fige un instant, comme pour laisser la clarté le poindre, le dissoudre, le boire : oiseau ou signe ? De cet abîme, il ressurgit, ailes déployées – et le voici qui plonge, qui plonge vers moi – et je laisse mon regard plonger à sa suite au fond de l’ample déferlante de ciel qui, par la baie vitrée, croule sur moi, sur le drap blanc effaçant mon corps étendu, inerte, terrestre flaque pesante... Oui, je laisse mon regard jouer cette fuite, cette légèreté, cette désinvolture dans la clarté, l’air libre, parce que je sais l’étroitesse de cette liberté, et l’emprise irrépressible de la pesanteur,

parce que je sais maintenant quel travail irrésistible comme la pesanteur, comme la corrosion de la roche, comme la surrection des montagnes, accomplit la désorganisation de mes organes, la décomposition de mes viscères, de mes chairs, de mes os, en tant d'eau et quelques sels. Je le sais parce qu'un matin radieux de mai, un jet de sang a trahi le secret de cette trahison de la matière au tréfonds de moi.

Un jet de sang m'a ouvert les yeux, a fait resplendir devant mes yeux le rubis de mon être intime et entendre, pour ainsi dire, le travail – de roche, de plante – que je crois être vivre et qui est – aussi – ma mort. Ce n'est pas par la pensée que je puis connaître ma mort : elle n'est pas à comprendre. On ne voit, on n'entend sa mort que de tout près. De tout près, ici sous cette nappe de soleil, sous ce drap, sous ma peau, j'entends, pour ainsi dire, ces infimes tassements, affaissements, déliaisons, effritements comme d'une roche gélive... Corruption comme d'une fleur qui se fane, d'une racine qui retourne à l'humus.

Pas à pas sur le sentier, d'instant en instant, s'enroue, s'étouffe, s'éteint le grondement de l'autoroute... Ou bien est-ce en moi qu'un silence se fait, le silence de mes pensées, du fond duquel ma chose – roche, plante, neige, nuage ? – me fait savoir qu'elle se désiste de toute forme, s'en délie et s'en remet au désordre – à la rigoureuse transmutation vers l'élémentaire : tout *possible* forclos.

À cette découverte-là, à cette affabulation, ne pourrais-je pas puiser une certaine jouissance ? Non, jouissance serait abusif, indiscret... Un apaisement, peut-être, la paix de me trouver en accord avec l'ordre des choses, du monde réglé, beau : cosmos, musique – plutôt que de le faire constamment dissoner par les caprices ou les errements de mon illusoire *liberté*.

Et justement, me voici parvenu auprès de mes amis les pins, un quadrille de grands pins maritimes, danseurs et musiciens discrets... Alors, pour entrer en conversation,

j'appuie mon front contre le tronc du plus svelte, du plus élancé de ces corps flexibles, à peine déhanché comme pour acquiescer à la pression du vent d'ouest – élancé vers la lumière, élancé vers les profondeurs de l'air – et par l'os de mon crâne pressé contre l'écorce, presque incrusté entre les écailles violacées, me gagne comme un frémissement, quelque chose de la vibration de ce long corps musical, la poussée capricieuse de la brise qui, là-haut, fait osciller la ramure à la façon des bras si souples des danseuses balinaises – me gagne quelque chose de la musique intime de l'arbre, qui est acquiescement aux inflexions, au *beat* de l'air – au temps qui passe, au temps qu'il fait.

Exténuer, simplifier ma présence en une présence d'arbre... Ne serait-ce pas renouer, au moment où je m'apprête à finir, le fil de la rêverie que je cultivais, lorsque, durant l'été de mes dix ans, je me glissais le long du tronc du cyprès de Thérésine, que je refermais sur moi le fuseau serré des branches qui formaient le corps presque noir du cyprès... ? Ce n'est pas que j'aie pensé me cacher – mais disparaître à mes propres yeux et voir, voir les choses comme si je n'étais pas là... Voir seulement l'inhumaine lenteur des choses... Jouissance légèrement vertigineuse qui se muait en une insoutenable menace quand je me sentais gagné par cette lenteur – menace comme de ne plus pouvoir briser l'immobilité et, qui sait, disparaître pour de bon, rester pris dans les branches, invisible, indiscernable de l'arbre...

Peut-être ai-je ainsi oscillé toute ma vie entre le désir d'invisibilité, de fusion dans l'apparaître du monde, et la terreur de disparaître ? Aurais-je traversé toutes ces années dans la hantise et la honte de faire tache – grasse, obscène – sur l'ordre infiniment subtil, impénétrable, inépuisable, du monde, du *cosmos* – ou de ne pas exister en mon nom propre ? Comment se faire accepter du *cosmos*, de l'ordre beau ? Et ces mots mêmes font tache. Comment les faire musique ? Seulement comme musique moi mon souffle,

mes gestes, mes paroles seraient acceptables dans le *cosmos*, compatibles avec lui. Et n'était-ce pas ce que je cherchais sans le savoir, simple de toute pensée, de tout mot, *enfant*, en disparaissant dans l'arbre, dans les éclats mouvants de lumière, dans les souffles de la brise : à me faire simple motif – quelques notes... – de l'immense musique ?

Alors me vient cette pensée souriante qu'il me serait doux, à présent, de me faire admettre dans la compagnie de ces pins, de joindre à leur musique la voix du végétal en moi, de mêler au bruissement de leur ramure le bruissement subtil de mes substances qui se défont, par glissements, par infimes saccades, ce bruissement que j'ai surpris en moi un jour, à l'hôpital, ce bruissement du temps qui, en moi comme en toute chose, court à son terme – cette pensée qu'il me serait alors peut-être aisé de parcourir le chemin avec la tranquillité, avec le naturel de l'arbre, l'esprit traversé seulement de vent, de pluie..., de glisser sur mon erre vers l'accord final, la résolution de tous les *possibles* qui auront hanté ma vie en un simple acquiescement à la loi de gravité.

Et ce sera le fond de l'impasse, *dead end*. Au-delà, on ne va pas, au-delà ne se passe plus rien, ne passe plus que le temps et les intempéries – et il en faudra pour qu'un arbre ait chance de prendre là, dans mon humus, prenne ma place – réellement, cette fois, et non plus dans ma rêverie chimérique...

Prépare-toi à la mort,  
prépare-toi,  
bruisent les cerisiers en fleur.  
(Kobayashi Issa)

Plus séduisante encore que celle de mes amis les pins, la compagnie des cerisiers en fleur et leur invite, pour ainsi dire, à me joindre à eux... Tout aussi illusoire – et leur conseil de se préparer à la mort, comme passe leur fleur... N'y a-t-il pas là une diversion, au contraire, un divertissement, même ?

*Se préparer?* Comme s'il y avait là quelque chose à comprendre? À ce *finir* sans au-delà, sans *possible*? Que comprendre à ce qui n'a pas de sens, puisque cela ne *va* pas, puisque cela arrête le sens? Énigme: où était « je », comment « rien » advient?

J'ai détaché mon front du corps vibrant de mon ami arbre, de cette écorce aux larges écailles brun-bleu qui laisse une fraîche empreinte sur ma peau – j'en ai détaché mes pensées, et je me suis détourné – détourné, veux-je dire, de cette rêverie de métamorphose, de retour à l'innocence du végétal – détourné, assurément, de l'énigme, et je suis revenu sur mes pas, laissant le regard courir devant moi sur ce sentier tant de fois parcouru – et le regard de mon esprit aussi, comme happé par l'haleine du gouffre de mémoire, filer devant moi, avec son agilité et son inconséquence – filer à travers les trous noirs, les mirages... – jusqu'à buter sur ce point hors mémoire, hors raison, impensable: ma naissance – une énigme... L'énigme inverse de celle de ma fin: « où était « rien », comment, pourquoi un « je » est advenu? » et toute ma vie se serait écoulée d'un *rien* à un autre, tout mon parcours, nul? Interrogation latente qui, toute ma vie, consciente ou non, a maintenu béante une inquiétude, un vertige.

La naissance, un *je* surgi de *rien*? Cette énigme-là ne flatte-t-elle pas le sentiment de singularité absolue, et peut-être même d'arbitraire, tel un miracle, que l'on voudrait avoir de sa propre existence? Un rire, certes, ou un haussement d'épaules suffisent à éventer ce leurre et l'illusion complaisante d'une génération spontanée – et, plus sûrement encore, la pression douce ou douloureuse, sur le corps et sur l'âme, des êtres, des choses, des circonstances qui m'ont engendré, nourri, façonné, au moral comme au physique...

Mais alors, si cette énigme de ma naissance n'est qu'un leurre, ce *je* qui est advenu ne serait-il pas entièrement réductible à ce qui l'a ainsi engendré, nourri, façonné et qui,

je le vérifie chaque jour, hélas, me contraint étroitement? Et si je me retourne maintenant sur le parcours de ma vie comme pour en prendre une vue cavalière, desquels de mes pas, de mes gestes, de mes actes puis-je assurer qu'ils étaient un commencement, qu'en eux j'ai outrepassé mes *conditions initiales*? À chaque pas, chaque démarche de mon parcours, puis-je sauver de l'avalanche des circonstances, voire des contraintes, un rien qui soit mon propre, une étincelle, un vide?

Un vide, précisément, et l'inquiétude et le vertige devant ce vide. Ma *liberté*, alors? cette « faculté de commencer » que m'aurait conférée la naissance, l'advenue d'un *je*, là où était, non pas *rien*, mais une ouverture, une béance... Un vide, et l'appel de ce vide, appel de gouffre, de perte. Toute ma vie hantée par cet appel, si impérieux que, toute ma vie, j'ai désespérément tenté de ne pas l'entendre, de m'enfermer dans les raisons qui obligent – de continuer plutôt que de commencer.

Je me suis passionnément fermé à cet appel, détourné de ce vide en m'attachant, m'accrochant à tout ce que la vie faisait surgir devant moi de plein, de réel, en me livrant aux charmes d'autres humains, en m'offrant à leurs désirs, et aussi en me laissant captiver par des lieux, des saisons, des fictions – lier par des mots.

Bakounine : « Je suis un amant fanatique de la liberté. »

Jens Bjørneboe, *L'Instant de la liberté* : « Y a-t-il quelque chose qui puisse me saisir d'angoisse comme la liberté? Qui serait assez mûr pour pouvoir l'affronter? Et qui nous a appris à craindre la lumière, l'espace, les montagnes et la mer? »

Franz Werfel, *Barbara ou la pitié* : « Il se sentait libre comme un mort curieux qui recherche des voix, des odeurs et des corps qu'il a cessé de comprendre. »

Je ne suis pas « un amant fanatique de la liberté », peut-être parce que je n'en ai jamais été cruellement privé. J'ai haï et méprisé le pouvoir, mais la liberté m'a « saisi d'angoisse », comme le vide. Comme le cauchemar d'être un mort qui ne comprend plus ce qu'il a aimé... Mais elle ne m'a pas lâché. Elle m'a contraint, à travers toutes ces séductions, ces jouissances, ces découvertes, à m'inventer, ou plutôt à découvrir les possibles qu'avait ouverts devant moi la naissance.

Ainsi, de question en question remontant ce sentier, comme en chaque circonstance de ma vie, me voici débouchant devant l'illimité du monde – et c'est de cette illimitation, ou peut-être inachèvement du monde, que s'engendre l'humain, non ? C'est là que réside l'énigmatique de la naissance : non pas dans l'émergence d'un *je* là où était *rien*, mais, avec le surgissement d'un *je*, l'ouverture, dans la compacité du réel, de possibles, d'une béance pour un commencement.

Alors, si je remonte à cet instant initial, ce ne sera pas pour me laisser complaisamment méduser par l'énigmatique avènement d'un *je*, mais pour tenter sobrement de reconnaître, c'est-à-dire d'explorer et de nommer la configuration originelle où s'est ouvert devant moi ce possible commencement. Originelle, oui, c'est bien de l'origine qu'il s'agit. Comme lorsqu'on pose la question : « d'où es-tu ? », « d'où viens-tu ? », « de quand, de quelle époque ? », « de qui es-tu né ? »...

Mais suis-je bien celui qui peut répondre à ces questions ? Ce matin, surprenant mon reflet dans la glace, tout à coup le doute m'a effleuré que le personnage que j'y apercevais fût bien « moi »... « Un autre » ? Oui, en ce sens que la représentation que je me suis faite de moi est une construction, ou plutôt une *fiction* – ce qui signifie non pas feinte ni mensonge, mais élaboration, invention, à la fois découverte et création, et sans doute aussi affectation, prétention, automystification...

S'il en va ainsi du personnage que je transporte avec moi à travers le présent, plus évidemment encore fictive est la notion que je puis avoir de mes origines. Il va sans dire, et sans rire, qu'à ma naissance je n'étais pas vraiment présent. Aussi, l'assertion de l'état-civil selon laquelle je serais né le 3 mai 1934 dans le XIV<sup>e</sup> arrondissement de Paris n'apporte-t-elle qu'une réponse insignifiante à la question de savoir de quel lieu, de quel temps je suis originaire, de quel lieu, de quel temps je découle ou dérive... Cela débordé infiniment la date et le lieu de ma naissance : un océan d'espace et de temps où me voici flottant. Comment m'y repérer ? Cet océan n'est pas fait de points.

Daniel Blanchard,  
*La Vie sur les crêtes. Essai autobiographique.*  
Éditions du Sandre, février 2023.  
Les Amis de Bartleby, juin 2023  
[lesamisdebartleby.wordpress.com](http://lesamisdebartleby.wordpress.com)